

as voulu tromper, en me disant : — "Ne crains rien ; mon père m'a toujours assuré qu'il me laisserait libre dans mon choix."

Mais pourquoi, puisque tu étais si sûre, ne m'as-tu pas laissé lui parler ? J'ai été trop aveugle d'espérer ainsi ! La liberté que te promettait ton père était celle de choisir entre les égaux ; jamais il n'a songé à te voir descendre au-dessous de toi, jusqu'à la "populace." Pardonne, si je suis injuste envers lui ; pardonne ! L'inquiétude me fait pres (re)devenir l'homme que j'étais, avant de sentir dans la mienne ta main délicate. Si jamais tu me la retirais, que Dieu ait pitié alors de toi et de moi !

TON BRUNO.

XXXIII

Rauchenstein, 7 Juin.

Encore un jour d'écoulé, un jour pesant, et une nuit, mon bien-aimé ! J'ai passé la nuit sans dormir, entendant la pluie qui tombe encore ce matin. En bas, la Lahn roule des vagues écumantes et brunes ; les feuilles des tilleuls pendent, comme chargées de larmes. Il me semble que je suis une de ces pauvres feuilles de tilleul. Comment peut-on pleurer ainsi ! J'ai honte de moi, quand je pleure, mais je ne puis toujours être forte, je ne suis pas de pierre. Il me faudra encore aujourd'hui renvoyer les enfants. La tête me fait tellement mal, que je suis incapable de leur donner leur leçon convenablement. Il faut une très grande dépense de force pour cela, et pour venir à bout du reste de la journée. Je sens mon visage s'immobiliser au milieu d'un sourire contraint. Mon père souffre aussi, je le vois. Le repos de son âme a fui, et il me semble que j'ai de graves torts envers lui. Mais qu'y puis-je faire si je t'aime ?

Je t'aimais avant de le savoir. Lui-même a été ravi de toi, et pour des préjugés de caste, je renoncerais au seul homme que je puisse aimer dans le monde entier. Tu sais, Bruno, que nous sommes nés l'un pour l'autre, que nous devons forcément nous rencontrer, que nous ne pouvions vivre séparés ! Si je foule mon cœur aux pieds, j'écraserai le tien en même temps, car tu vis en moi. Une nature violente comme la tienne ne pourrait survivre à un renoncement. Oh ! je te connais bien. Alors que puis-je faire ? Je suis entre vous deux, auxquels j'appartiens de toute mon âme. Pour vous deux, je voudrais me couper en morceaux. Je ne puis vous voir souffrir l'un ni l'autre, et je suis impuissante à vous rendre heureux tous deux ! Si je fais ce que veut l'un je conduis l'autre aux limites du désespoir. Auquel appartiens-je davantage ? Les devoirs filiaux sont-ils plus grands que le devoir d'un véritable amour ? Si tu étais heureux, content, et si tu avais des affections autour de toi, je te dirais : — "Mon bien-aimé, nous ferons comme ma vieille tante et le marquis, et nous resterons fidèles l'un à l'autre quatre-vingts ans, dans le silence de nos cœurs —", Mais je ne vivrais pas quatre-vingts ans ; je ne vivrais pas un an avec cette douleur. Et toi ? Tu n'es pas un marquis de l'ancien régime, à tête poudrée ayant sous son jupon de dentelle un cœur qui ne se brise

pas. Tu es orageux comme la Lahn, et tu n'as jamais appris à renoncer à ta volonté ; tu es solitaire, tu n'as personne au monde que ta petite Ulrique. — Que dois-je faire ? Cette nuit, je me débattais dans mon lit, si grandes étaient mes luttes et mes douleurs, et personne ici qui puisse me guider, personne à qui demander conseil ! Pourquoi suis-je au monde, si c'est pour rendre malheureux ceux que j'aime plus que ma vie ? Pourquoi ne puis-je les prendre tous dans mes bras, les rapprocher et leur dire : — "Soyons heureux ensemble. Qu'importe qu'on ait quelques ancêtres, dont plusieurs du reste ne font pas toujours honneur à la famille, ou qu'on ne puisse accrocher dans une salle des gardes, le portrait d'aïeux qui font forcément dû exister cependant ?"

Ne doute jamais de moi. Ce serait impie. maintenant que j'ai tant souffert et tant lutté pour toi. Mes aspirations vers toi sont si vives qu'il me semble que tu devrais apparaître ; il est impossible que tu n'en subisses pas l'influence. Et si tu étais ici, je te presserais moi-même d'en partir, car tout deviendrait mille fois plus difficile. Rien ne viendra-t-il à mon secours ! Mes jours seront-ils éternellement gris et froids comme cette pluie qui tombe ? O ! Bruno ! Bruno ! mon soleil ! Comme j'ai besoin de toi ! Celle qui est tienne.

ULRIQUE.

XXXVII

Rauchenstein, 9 Juin

Ah ! je n'aurais pas dû t'écrire que j'avais à lutter. Ta ferme assurance n'aurait pas cessé d'être mon appui. Dès lors que j'ai semé dans ton âme la douleur et le doute, je dois l'aider à les porter, cette âme orageuse et insoumise ! Ah ! je te connais bien, mon autre moi-même ! C'est que ce que je serais, si l'éducation ne m'avait pliée, ciselée, enfermée dans ses limites. Parle-moi encore de notre future demeure. Dis toujours "—Nous" et "Notre —" Je consens volontiers à tout te devoir pour ma personne et pour mon cœur. Comment vas-tu t'imaginer que ta maison me semblera triste ? Chaque endroit que tes pas ont foulé me devient sacré : les lieux où tu as pensé, lutté, souffert et combattu ! Tu croiras bientôt n'avoir jamais connu ta vieille maison sans ma présence, n'avoir jamais été seul, toujours m'avoir possédée même avant de penser et de sentir. Je bénis le jour où j'ai pris mon courage à deux mains, pour écrire la première fois — "Très honoré Professeur." — N'est-ce pas une puissance supérieure qui a guidé ma plume ?

Bruno ne t'inquiète pas si je dois un peu souffrir. Mon bonheur est tellement infini qu'il vaut bien un tel prix. L'inaccessible t'a toujours attiré ; je suis de même ! Et maintenant que nous sommes unis, il n'y aura pas de digues que nous ne brisions, pas de barrière que nous ne franchissions, pas de but que nous ne puissions atteindre ! Mes lettres, sans doute, ont été lâches, comme si je ne possédais plus ni force, ni confiance. Je ne sais plus ce que je t'ai écrit, tandis que je n'oublierai jamais ce que tu m'as répondu. Mais j'ai la sensation de t'avoir alourdi le cœur, et cela ne doit pas être.

(A suivre)